



**Bartłomiej Woznica**  
Intervenant cinéma

## **L'amour du cinéma aux temps du corona**

*Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose  
qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre.*

Blaise Pascal

A l'heure où le rythme de nos vies a été profondément bouleversé, où il ne nous est plus possible de sortir de nos foyers, de partager un repas ou un verre entre amis, de serrer entre ses bras des personnes aimées, il est assez étonnant de lire qu'à la question de savoir quelle est la chose qui manque le plus en ces temps de confinement, les personnes évoquent rapidement la possibilité d'aller au cinéma.

La possibilité d'aller s'enfermer dans une salle obscure, de laisser derrière soi le monde, le temps d'une histoire, vraiment ? Peut-être font-elles référence à ce plaisir de marcher vers la salle, à cette joie qui monte en rêvant par avance au spectacle qu'il leur sera donné de découvrir, peut-être pensent-elles plutôt au moment où, à la fin du générique, l'émotion se dissipe peu à peu dans les lumières qui se rallument et où, au sortir de la salle, l'envie est à l'exploration, dans le silence ou dans les mots partagés, des résonances produites en soi par l'expérience vécue.

L'enquête ne le dit pas mais, alors que le monde semble s'être brutalement retiré, la chose peut sembler paradoxale, pour ne pas dire absurde. J'aime pourtant croire qu'elle traduit le fait que le spectacle cinématographique occupe une place essentielle dans nos vies et qu'il a à voir, loin du divertissement pascalien, de l'oubli de soi auquel on le renvoie souvent, avec la vie même.

Depuis que je suis entré dans la vie professionnelle - une petite vingtaine d'années - je fraye avec le cinéma. Les films, j'en fabrique, seul ou avec d'autres, j'en montre, j'en parle, dans les salles de cinéma bien évidemment mais aussi dans d'autres lieux qui ne lui sont pas a priori dédiés, les écoles, les collèges, les lycées, les médiathèques, les MJC, les hôpitaux, les prisons... Il me plaît également d'écrire à leur sujet, de tenter de déplier au creux des mots leurs sens et leurs beautés. De partager ainsi avec d'autres cette expérience futile et indispensable, ces histoires tissées d'images et de sons et projetées sur une toile blanche.

Mais à l'heure des séries, du streaming, de Netflix et consorts, que signifie encore cette expérience ? Ou, plus précisément, que signifie-t-elle, lorsque je fais face, mettons, à une classe de lycéens venue découvrir en salle un film dans le cadre de *Lycéens et apprentis au cinéma* ?

Je ne reviendrai pas ici sur la question essentielle (sur laquelle il faut pourtant sans cesse revenir) de l'art, des œuvres, de leur place dans la scolarité et de la manière dont l'individu se constitue en tant que tel dans le dialogue qu'il entreprend avec celles-ci. En partant du point de vue qui est le mien - celui de l'intervenant extérieur présentant en salle le film aux jeunes - je m'arrêterai plutôt sur trois

aspects du dispositif *Lycéens et apprentis au cinéma* qui me semblent essentiels et que la situation actuelle met en lumière avec une autre acuité.

Le premier est la question de l'adresse. Dans la salle, je n'oublie pas en premier lieu que le groupe qui me fait face n'a pas choisi le film qu'il va voir. Bien souvent, le désir de voir n'est pas véritablement présent pour les jeunes. Ce désir leur vient de l'extérieur, l'adresse vient de quelqu'un qui leur est étranger (ou bien est-ce plutôt une trinité œuvrant de concert : le dispositif LAAC et son catalogue, la coordination locale de ce dispositif qui a choisi cette année des films en particulier et l'enseignant qui choisit de s'inscrire dans ce parcours de cinéma). Et à l'heure où les lycéens vont découvrir ce film, je représente un peu cet étranger, dont je ne suis pas sans ignorer que la place semble avoir été rendue caduque à l'heure de l'immédiateté numérique.

A l'heure de l'Algorithme, je sais que mon rôle, celui de ceux qui programment, celui du dispositif *Lycéens et apprentis au cinéma* est de déjouer les attentes et de savoir affronter le fait de ne pas être immédiatement désirable, non par snobisme, élitisme ou par goût du contre-pied mais parce que les véritables rencontres n'adviennent que lorsqu'elles sont de l'ordre de l'accident, de l'étranger, de l'imprévu, notions évidemment rebelles aux prédictions algorithmiques, à une économie qui nous voudrait toujours fidèles à nous-même, prévisibles, identifiables. Il importe donc de se redire sans cesse que le travail du passeur est de rendre possible ces rencontres imprévisibles, de les penser, de les préparer en cherchant à mettre en lumière la manière dont ces œuvres, non désirées a priori, nous regardent, nous concernent, nous tendent la main, ici et maintenant.

Le deuxième aspect est une question de temps et d'attention. Accueillir une classe en salle, c'est souvent commencer par demander de ranger les écouteurs et débrancher les téléphones. A une époque où la question de l'attention - et de sa captation - est devenue un véritable enjeu de société (concentration de plus en plus éparse, morcelée), je ne cesse de penser que la salle de cinéma est primordiale par la qualité du temps et de l'attention qu'elle permet. Entrer dans la salle, c'est quitter son téléphone, son ordinateur, son canapé, sa chambre, c'est sortir de son monde et du monde, pour rentrer dans une bulle de temps, pour se donner du temps. C'est abandonner la possibilité de couper le film à la moindre notification, au moindre coup de fil pour se rendre disponible à la rencontre. Et je crois qu'aucun autre dispositif que la salle de cinéma n'offre ceci avec autant de chaleur. Dans la salle, j'ai l'espoir que le film va pouvoir les solliciter véritablement et qu'un dialogue pourra peut-être s'installer entre celui-ci et chacun d'entre eux pour, au terme de la séance revenir au monde, avec un regard quelque peu différent.

Ce qui m'amène à mon dernier point : les possibilités du dialogue. Ce qu'organise la salle, dans la coprésence des spectateurs à l'œuvre, c'est le voir ensemble. C'est une expérience sensible partagée, qui, en fonction des différences de réception des uns et des autres, générera peut-être du dissensus mais en cela aussi créera du lien, ouvrira le monde et ses possibles, permettra de construire ce sens qui n'est pas un donné mais qui, au même titre que la beauté dont parlait Oscar Wilde, n'existe que dans les yeux de ceux qui regardent.

Et je repense ici à la scène qui conclut *L'île au trésor* de Guillaume Brac, programmé cette année par le dispositif en Ile-de-France, je repense à ces deux frères esseulés, jouant au bord de l'eau, à l'attention singulière de l'ainé pour son petit frère, à cette main tendue pour aider à escalader une

butte et parvenir à un surplomb d'où l'horizon se dévoile. « *Je te tiens. Allez Mickael ! On va savoir ce qu'il y a là-haut tous les deux.* ».

Peut-être que l'ainé ne prend soin de son petit frère avec autant d'attention que parce que la caméra du réalisateur est là tout près, peut-être pas – l'amour existe -, mais si les images permettent cela, ce surcroît d'attention, ce désir de voir ensemble et de construire ce monde qui est le nôtre, alors il me tarde oui, n'en déplaise à Pascal, de retrouver le chemin de la salle de cinéma.

***Dans le cadre du dispositif Lycéens et apprentis au cinéma 2019/2020.***

***Le dispositif est soutenu par La Région Île-de-France, le Centre National du Cinéma et de l'image animée, La Direction Régionale des Affaires Culturelles et les rectorats de Créteil, Paris et Versailles et coordonné par les associations ACRIF et CIP.***